

## POUR UNE NOUVELLE LECTURE DES INSCRIPTIONS DE SKRIPOU EN BÉOTIE

L'église de Skripou à Orchoménos (Orchomène) en Béotie, près de Lébadeia, est une belle construction du IX<sup>e</sup> siècle datée par des inscriptions de l'an 873/874<sup>1</sup>. Elle est dédiée aujourd'hui à la Dormition de la Vierge. Au Moyen Âge, elle avait une triple dédicace, à la Vierge, à saint Pierre et à saint Paul. Elle était alors voisine du lac Kopais, qui a été définitivement asséché au XIX<sup>e</sup> siècle. Elle était donc, et est encore, située dans une région particulièrement fertile. L'église a aussi servi d'église conventuelle<sup>2</sup>.

Le nom Skripou, qui était au XIX<sup>e</sup> siècle le nom du village d'Orchoménos, où l'église est située, est peut-être attesté dès le X<sup>e</sup> siècle : dans le *Livre des Cérémonies* de Constantin VII Porphyrogénète, il est question d'un *archôn Chrèpou*; et dans le cadastre de Thèbes d'un *abydikos* de *Chrèpou*; on a souvent considéré ce nom comme une déformation du nom Euripos, jusqu'à ce que Nicolas Svoronos ait proposé le rapprochement, fondé sur la ressemblance de nom, avec Skripou<sup>3</sup>. Sans doute ce rapprochement fut-il contesté par la suite, mais sans arguments dirimants<sup>4</sup>. S'il se révélait exact, on devrait considérer Skripou comme un centre administratif d'une certaine importance, avec un *archôn* (officier maritime ? ou chef d'une peuplade de la région ?) et un *abydikos* (agent fiscal, chargé — me semble-t-il — des déplacements d'hommes et de marchandises vers l'étranger<sup>5</sup>). Mais pour l'instant rien de tout cela n'est sûr.

1. Publications fondamentales : Maria SOTÈRIOU, « 'Ο ναός της Σκριπούς της Βοιωτίας », *Αρχαιολογική Εφημερίς* 1931, p. 119-157; A. H. S. MEGAW, « The Skripou Screen », *The Annual of the British School at Athens* 61, 1966, p. 1-32.

2. SOTÈRIOU (citée n. 1), p. 121.

3. N. SVORONOS, « Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles : le Cadastre de Thèbes », *BCH* 83, 1959, p. 72, n. 2; cf. Hélène AHRWEILER, *Byzance et la Mer*, Paris 1967, p. 58, 60, 101.

4. J. KODER et F. HILD, *Hellas und Thessalia, Tabula Imperii Byzantini* 1, Vienne 1976, p. 62, n. 148.

5. J'ai dit comment je comprends le titre d'*abydikos* dans « Le kommerkion d'Abydos, Thessalonique et le commerce bulgare au IX<sup>e</sup> siècle », dans *Hommes et Richesses dans l'Empire byzantin*, II, V. Kravari, J. Lefort, C. Morrisson éd., Paris 1991, p. 241-248.

Et, en tout cas, comme nous verrons, le nom ancien d'Orchoménois était encore vivant au IX<sup>e</sup> siècle, lorsque l'église actuelle fut construite.

Comme il a déjà été souligné par plusieurs auteurs, et notamment par A. H. S. Megaw, la construction de Skripou s'inscrit dans le cadre d'une série de nouvelles fondations qui montrent, en ces années, une effervescence dans la partie Sud de la péninsule des Balkans, et qui ont peut-être servi à y raffermir la domination chrétienne et byzantine. Le hasard de la préservation des inscriptions nous donne les éléments suivants. En 871, un couple athénien, Constantin et Anastasô, avec leur fils Jean, drongaire impérial, fondent l'église de Saint-Jean-Prodrome-Mangoutis aux environs d'Athènes<sup>6</sup>. En 871/872, le candidat impérial Basile fonde l'église de Saint-Jean-le-Théologien à Thèbes et la dote d'une inscription de fondation aussi bien que d'une inscription métrique en dodécasyllabes iambiques<sup>7</sup>. Et en 873/874, le protopathaire *épi tôn oikeiakôn* Léon fonde l'église de Skripou, qui était sans doute l'église la plus imposante des trois. Toutes ces constructions ont à leur origine des hommes affiliés à l'administration impériale ou à la hiérarchie des honneurs de Constantinople. Et les auteurs des inscriptions ne sont pas mécontents de montrer qu'ils ne sont pas étrangers à la culture classique qui retrouve désormais sa place dans ce qu'on a appelé le premier humanisme byzantin.

Plusieurs éléments architecturaux pris à des temples anciens ont été réemployés dans la construction de Skripou, y compris des tambours de colonnes. Cela ne surprend guère, puisque l'église est située au voisinage immédiat des antiquités de l'ancien Orchoménois. En outre, l'église a été équipée dès l'origine d'un cadran solaire et de plusieurs sculptures contemporaines de sa construction : frises, panneaux, poutres, tous décorés de motifs géométriques, avec des motifs floraux et des animaux réels ou imaginaires. Elle possédait aussi un *templon* richement décoré. On a soutenu avec force arguments que ces sculptures devaient être attribuées à un atelier local, celui qui avait décoré deux ans plus tôt l'église de Saint-Jean-le-Théologien à Thèbes : cet atelier suivait, semble-t-il, de près la mode constantino-politaine<sup>8</sup>.

Toutes ces décorations étaient sculptées dans un marbre gris, mais aussi, parfois, sur des plaques taillées dans une pierre brune et poreuse. Cette pierre, mais aussi les grandes dalles de marbre gris, qui provenaient toutes d'un temple ou d'un cimetière antiques, furent utilisées pour la construction des murs. Il s'agissait donc d'une église de luxe, dont la partie inférieure, au-dessous des fenêtres des tympans, semble être restée intacte depuis le IX<sup>e</sup> siècle, alors que la partie supérieure et le toit semblent avoir été largement réparés au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les inscriptions de Skripou sont connues depuis longtemps. La dernière et meilleure édition est due à Maria Sotèriou<sup>9</sup>. Trois inscriptions commémorent la fondation, une quatrième est une sorte de bref panégyrique en vers. Les trois premières sont gravées sur des plaques de pierre brunâtre assez commune dans la région, dont

6. A. ΧΥΝΓΟΠΟΥΛΟΣ, *Ευρετήριον τῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος Α. Ευρετήριον τῶν Μεσαιωνικῶν μνημείων*, I, Ἀθηνῶν, fasc. 2, Athènes 1929, p. 85-87. Cf. ΚΟΝΣΤΑΝΤΟΠΟΥΛΟΣ, « Ἐπιγραφή ἐκ τοῦ ναοῦ τοῦ ἁγίου Ἰωάννου Μαγχοῦτῆ », *ΕΕΒΣ* 8, 1931, p. 253.

7. G. A. ΣΟΤΙΡΙΟΥ, « Ὁ ἐν Θήβαις βυζαντινὸς ναὸς Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου », *Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς* 1924, p. 1-26.

8. ΜΕΓΑΥ (cité n. 1), p. 25 s.

9. ΣΟΤΕΡΙΟΥ (citée n. 1), p. 153-157.

sont aussi faits les blocs taillés des murs et les tambours de colonnes pris dans les murs, tous éléments réemployés. La quatrième est gravée sur un gros bloc de marbre blanc de qualité médiocre, dont un seul côté est lisse, celui sur lequel est gravée l'inscription — et ce côté, le seul resté découvert pendant des siècles, a souffert des vents et des changements de température, de sorte que sa surface est remplie de petits creux : c'est là une autre particularité qui distingue cette pierre de toutes les autres utilisées pour l'église.

Comme le montrent les inscriptions, l'église de Skripou avait, en 873/874, une « triple » dédicace : la nef centrale était dédiée à la Vierge, alors que la nef Nord était dédiée à saint Paul et la nef Sud à saint Pierre.

Sur le côté extérieur de l'abside centrale, il y a une longue inscription sur sept plaques hautes de 32 cm, longues de 95-150 cm ; elles forment une surface continue qui suit la courbure de l'abside. Une huitième plaque, tout au début, est plus courte (78 cm), et ne garde sa hauteur initiale de 32 cm qu'à son extrémité droite ; dans la partie inférieure elle a été cassée, et par endroits délibérément coupée, avant d'être sculptée ; pour cette raison, elle présente des trous que le graveur a sautés pour continuer à écrire. Les plaques sont toutes d'une pierre poreuse locale qui se retrouve ailleurs dans le bâtiment.

1/ L'inscription principale (planche I, 1-8) est somptueusement gravée. Elle commence par une croix inscrite dans un carré, et est entourée de deux lignes d'une décoration sculptée, fleurons placés entre deux rangées de gouttes. Ce décor ressemble à celui des frontons de l'église. Au milieu se trouve l'inscription en grandes lettres en relief, sans accents ni abréviations, d'une écriture courante pour le IX<sup>e</sup> siècle. À cette inscription fut ajoutée la plaque accidentée, divisée en trois lignes égales, dans un effort pour faire le meilleur usage possible de la pierre ; elle n'a pas de décoration, et contient seulement la mention des empereurs. Ici aussi les lettres sont en relief.

† ΠΑΝΑΓΙΑ ΘΕΟΤΟΚΕ ΣΥΝ ΤΟ  
ΜΟΝΩΓΕΝΗ ΣΟΥ ΙΥΩ ΒΟΗΘΙ Τ-  
ΟΥ ΣΟΥ ΔΟΥΛΟΥ ΛΕΩΝΤΟΣ ΒΑΣΙΛΗΚΟΥ  
ΠΡΟΤΩΣΠΑΘΑΡΙΟΥ ΚΕ ΕΠΗ ΤΟΝ ΟΙΚΗ-  
ΑΚΩΝ ΣΥΝ ΤΙ ΣΥΝΕΥΝΩ ΚΕ ΤΥΣ ΦΙΛΑΤΑΤΥΣ ΤΕΚ-  
ΝΥΣ ΑΥΤΟΥ ΕΚ ΠΟΘΟΥ ΚΕ ΠΗΣΤΕΟΣ ΜΕΓΙΣΤΙΣ ΑΝΑΣ-  
ΤΙΣΑΝΤΟΣ ΤΟΝ ΣΟΝ ΑΓΙΩΝ ΝΑΟΝ ΑΜΗΝ.

† ΕΠΗ ΒΑΣΙΛΙΟΥ Κ(ΑΙ) ΚΟΝΣΤΑΝΤΗΝΟΥ ΚΑΙ ΛΕΩΝΤΟΣ  
† ΤΟΝ ΘΗΩΤΑΤΟΝ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΤΟΝ  
ΡΩΜΕΟΝ

L'inscription comporte plusieurs fautes d'orthographe. Son texte rétabli en grec correct se lit comme suit :

Παναγία Θεοτόκε σὺν τῷ μονογενεῖ σου υἱῷ βοήθει τοῦ σοῦ δούλου Λέοντος βασιλικοῦ πρωτοσπαθαρίου καὶ ἐπὶ τῶν οικειῶν σὺν τῇ συνεύνω καὶ τοῖς φιλάτοις τέκνοις αὐτοῦ ἐκ πόθου καὶ πίστεως μεγίστης ἀναστήσαντος τὸν σὸν ἅγιον ναόν. Ἀμήν.  
Ἐπὶ Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου καὶ Λέοντος τῶν θειοτάτων βασιλέων τῶν Ῥωμαίων.

*Traduction* : Très sainte Mère de Dieu avec ton fils unique, aide ton serviteur Léon protospathaire impérial et *ἐπι τὴν οικειακὴν* avec sa femme et ses très chers enfants, qui a (re)construit ta sainte église à cause de son désir et sa très grande foi.

Sous Basile et Constantin et Léon les très divins empereurs des Romains.

Il y a beaucoup de fautes d'orthographe : 43,8 % des syllabes susceptibles de contenir une faute sont écrites de façon erronée. Par contre, la grammaire phonétique et la syntaxe de l'inscription sont raisonnablement correctes, si l'on tient compte du fait que la construction du verbe *βοηθῶ* avec un génitif est courante au IX<sup>e</sup> siècle, en particulier sur les sceaux.

2/ Sur le mur Sud de l'église se trouve la deuxième inscription, inscrite sur une plaque remployée de pierre grise, de 1,30 × 0,59 m (cf. planche II). En marge de la plaque, il y a une série de rondelles avec fleurons, motifs dont l'exécution fait penser au même atelier de Thèbes. La partie centrale de la plaque, divisée en huit par des lignes droites en relief, contient l'inscription, elle aussi en relief, qui remplit parfaitement tout l'espace disponible, ce qui démontre un soin remarquable de la part du graveur.

† ΕΚΑΛΗΕΡΓΗΣΕΝ ΤΩΝ ΝΑΟΝ ΤΟΥ Α-  
ΓΙΟΥ ΠΕΤΡΟΥ ΤΟΥ ΚΩΡΥΦΕΟΥ ΤΩΝ  
ΑΠΟΣΤΟΛΩΝ ΛΕΟΝ Ω ΠΑΝΕΥΦΙ-  
ΜΟΣ ΒΑΣΙΑΗΚΟΣ ΠΡΟΤΟΣΠΑΘΑΡΗ-  
ΟΣ ΚΑΙ ΕΠΗ ΤΩΝ ΥΚΗΑΚΩΝ ΥΠΕΡ  
ΛΥΤΡΟΥ ΚΑΙ ΑΦΕΣΕΟΣ ΤΟΝ ΠΟΛΛΩΝ  
ΑΥΤΟΥ ΑΜΑΡΤΗΘΝ ΕΠΗ ΙΓΝΑΤΗΟΥ  
ΤΟΥ ΥΚΟΥΜΕΝΗΚΟΥ ΠΑΤΡΙΑΡΧΟΥ ΑΜΗΝ

Le texte rétabli en grec correct se lit comme suit :

† Ἐκαλλιέργησεν τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου Πέτρου τοῦ κορυφαίου τῶν ἀποστόλων Λέων ὁ πανεύφημος βασιλικὸς πρωτοσπαθάριος καὶ ἐπὶ τῶν οικειακῶν ὑπὲρ λύτρου καὶ ἀφέσεως τῶν πολλῶν αὐτοῦ ἁμαρτιῶν ἐπὶ Ἰγνατίου τοῦ οἰκουμηνικοῦ πατριάρχου. Ἀμήν.

*Traduction* : Léon le fameux protospathaire *ἐπι τὴν οικειακὴν* a bien construit l'église de saint Pierre le coryphée des apôtres pour racheter et pour se faire pardonner ses nombreux péchés; sous Ignace le patriarche œcuménique. Amen.

Ici aussi, il y a beaucoup de fautes d'orthographe : 37,8 % des syllabes susceptibles de contenir une faute sont écrites de façon erronée.

3/ Sur le mur Nord de l'église se trouve la troisième inscription, inscrite sur une plaque carrée remployée de pierre grise, de 0,76 × 0,78 m (cf. planche III). En marge de la plaque, il y a encore une série de rondelles avec fleurons, alors que la partie centrale, divisée en onze par des lignes droites en relief, contient l'inscription, elle aussi en relief, qui remplit parfaitement tout l'espace disponible.

† ΕΚΑΛΗΕΡΓΗΣΕΝ Τ-  
ΟΝ ΝΑΟΝ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΠΑΥ-  
ΛΟΥ ΤΟΥ ΑΠΟΣΤΟΛΟΥ ΛΕ-  
ΟΝ Ο ΠΑΝΕΥΦΙΜΟΣ ΒΑΣΗ-  
ΛΗΚΟΣ ΠΡΟΤΟΣΠΑΘΑΡΙΟ-  
Σ ΚΑΙ ΕΠΗ ΤΩΝ ΥΚΙΑΚΟΝ ΥΠ-  
ΕΡ ΛΥΤΡΟΥ ΚΑΙ ΑΦΕΣΕΟΣ ΤΟΝ  
ΠΟΛΛΩΝ ΑΥΤΟΥ ΑΜΑΡΤΗ-  
ΩΝ ΕΤΟΥΣ ΑΠΟ ΚΤΗΣΕΟΣ ΚΟΣ-  
ΜΟΥ ΕΞΑΚΙΣΧΗΛΙΟΣΤΟ ΤΡΙΑΚ-  
ΟΣΗΟΣΤΩ ΟΓΔΟΗΚΟΣΤΩ Β

Le texte rétabli en grec correct se lit comme suit :

Ἐκαλλιέργησεν τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου Παύλου τοῦ ἀποστόλου Λέων ὁ πανεύφημος βασιλικὸς πρωτοσπαθάριος καὶ ἐπὶ τῶν οικειακῶν ὑπὲρ λύτρου καὶ ἀφέσεως τῶν πολλῶν αὐτοῦ ἁμαρτιῶν ἔτους ἀπὸ κτίσεως κόσμου ἑξακισχιλιοστῶ τριακοσιοστῶ ὀγδοηκοστῶ β'.

*Traduction* : Léon le fameux protospathaire et *ἐπι τὴν οικειακὴν* a bien construit l'église de l'apôtre saint Paul pour racheter et pour se faire pardonner ses nombreux péchés, en l'an 6382 depuis la création du monde.

Ici aussi il y a beaucoup de fautes d'orthographe : 29 % des syllabes susceptibles de contenir une faute sont écrites de façon erronée. De plus, cette inscription contient un solécisme dans l'expression de la date, qui commence au génitif et continue au datif.

Les trois inscriptions semblent avoir été gravées par le même atelier de sculpteurs, sans doute l'atelier thébain auquel sont attribuées toutes les décorations sculptées de Skripou. Leur auteur, qui connaissait bien la langue grecque, mais moins bien les règles de l'orthographe, aurait été un grécophone de culture limitée.

4/ La quatrième inscription se trouve sur la façade Ouest du narthex, au coin gauche (cf. planche IV). Elle est gravée sur un bloc de marbre complètement différent de toutes les autres pierres se trouvant dans les murs de l'église ou aux alentours. La surface, de 0,86 × 0,60, dépourvue de décoration sculptée, est divisée en douze lignes, avec une marge importante en haut et une autre plus étroite en bas. Les lettres sont gravées en creux — et non pas, comme c'était le cas pour toutes les autres inscriptions, en relief. Il s'agit d'une épigramme à valeur de panégyrique, formée de douze vers héroïques. Chaque vers occupe une ligne de l'inscription.

† ΟΥ ΦΘΟΝΟΣ ΟΥΔΕ ΧΡΟΝΟΣ ΠΕΡΙΜΗΚΕΤΟΣ ΕΡΓΑ ΚΑΛΥΨΕΙ  
ΣΩΝ ΚΑΜΑΤΩΝ ΠΑΝΑΡΙΣΤΕ ΒΥΘΩ ΠΟΛΥΧΑΝΔΕΙ ΛΗΘΗΣ  
ΕΡΓΑ ΕΠΕΙ ΒΟΟΩΣΙ ΚΑΙ ΟΥ ΛΑΛΕΟΝΤΑ ΠΕΡ ΕΜΠΗΣ  
ΚΑΙ ΤΟΔΕ ΓΑΡ ΤΕΜΕΝΟΣ ΠΑΝΑΟΙΔΙΜΟΝ ΕΞΕΤΕΛΕΣΑΣ  
ΜΗΤΡΟΣ ΑΠΕΙΡΟΓ ΑΜΟΥ ΘΕΟΔΕΓΜΟΝΟΣ ΙΦΙΑΝΑΣΣΗΣ  
ΤΕΡΠΙΝΟΝ ΑΠΟΣΤΙΑΒΟΝ ΠΕΡΙΚΑΛΛΕΑ ΠΑΝΤΟΘΕΝ ΑΙΓΛΗΝ

ΧΡΙΣΤΟΥ Δ ΕΚΑΤΕΡΩΘΕΝ ΑΠΟΣΤΟΛΩ ΕΣΤΑΤΟΝ ΑΜΦΩ  
ΩΝ ΡΩΜΗΣ ΒΩΛΑΞ ΙΕΡΗΝ ΚΟΝΙΝ ΑΜΦΗΚΑΛΥΠΤΕΙ  
ΖΩΙΣ ΕΝ ΘΑΛΙΗΣΗ ΧΡΟΝΩΝ ΕΠ ΑΠΕΙΡΟΝΑ ΚΥΚΛΑ  
Ω ΠΟΛΥΑΙΝΕ ΛΕΟΝ ΠΡΩΤΟΣΠΑΘΑΡΙΕ ΜΕΓΙΣΤΕ  
ΓΗΘΟΜΕΝΟΣ ΚΤΕΑΤΕΣΣΙ ΚΑΙ ΕΝ ΤΕΚΕΕΣΣΙΝ ΑΡΙΣΤΟΙΣ  
ΧΩΡΟΝ ΕΠΙΚΡΑΤΕΩΝ ΤΕ ΠΑΛΑΙΦΑΤΟΥ ΟΡΧΟΜΕΝΟΙΟ †

Οὐ φθόνος οὐδὲ χρόνος περιμήκετος ἔργα καλύφει  
σῶν καμάτων, πανάριστε, βυθῶ πολυχανδεὶ λήθης·  
ἔργα ἐπεὶ βοῶσι καὶ οὐ λαλέοντά περ ἔμπης.  
Καὶ τόδε γὰρ τέμενος παναοίδιμον ἐξετέλεσας  
μητρὸς ἀπειρογάμου θεοδέγμονος ἰφιανάσσης  
τερπνόν, ἀποστίλβον περικαλλέα πάντοθεν αἴγλην,  
Χριστοῦ δ' ἐκατέρωθεν ἀποστόλω ἔστατον ἄμφω  
ῶν Ῥώμης βῶλαξ ἱερὴν κόνιν ἀμφικαλύπτει.  
Ζώοις ἐν θαλίῃσι χρόνων ἐπ' ἀπείρονα κύκλα,  
ὦ πολύαινε Λέον πρωτοσπαθάριε μέγιστε,  
γηθόμενος κτεάτεσσι καὶ ἐν τεκέεσσιν ἀρίστοις  
χώρον ἐπικρατέων τε παλαιφάτου Ὀρχομενοῖο.

*Traduction* : Ni l'envie, ni le temps prolongé ne cacheront les résultats de ton travail au vaste fond de l'oubli, ô le meilleur des hommes; car tes travaux rugissent, même s'ils ne parlent pas. Tu as accompli cette église chantée de tous de la Mère Pantanassa qui reçut Dieu en elle-même sans connaître le mariage; une église agréable, luisant, brillant de partout de la plus belle lumière; de part et d'autre se tiennent les deux apôtres du Christ, dont la sainte poussière est recouverte par la terre de Rome. Ô Léon, grand protospathaire, couvert de louanges, puisses-tu vivre de longues années dans l'abondance, jouissant de tes terres et de tes excellents troupeaux<sup>10</sup>, tout en contrôlant le territoire du légendaire Orchoméno.

Cette inscription est d'une correction tout à fait remarquable : elle ne comporte qu'une seule faute d'orthographe (0,57 % des syllabes susceptibles de contenir une faute); de plus, elle est écrite en dialecte homérique et respecte les règles de la métrique. Il est évident que nous avons là l'œuvre d'un savant de haut niveau, qui n'a rien à voir avec ceux qui ont rédigé et gravé les trois autres inscriptions. Celle-ci parle de la dédicace de la nef principale à la Vierge, qui est en outre qualifiée d'*ἰφιάνασσα*, ce qui me semblerait être l'équivalent homérique de *παντάνασσα*.

Les inscriptions nous apprennent que l'église de Skripou a été construite en l'an du monde 6382, c'est-à-dire en 873/874, alors que sur le trône de Byzance régnait

10. Le mot *τέκος* (datif pluriel homérique *τεκέεσσιν*) signifie l'enfant aussi bien que le jeune animal. Dans le contexte de l'inscription, je préfère comprendre « animaux » plutôt qu'« enfants », car le poème ne mentionne pas l'épouse de Léon, citée avec les enfants dans la première inscription. Mais il faut reconnaître que la traduction « jouissant de tes terres et de tes excellents enfants » reste possible.

les empereurs Basile I<sup>er</sup> (867-886), avec ses fils Constantin (870-879) et Léon VI (870-912) pendant le second patriarcat d'Ignace (867-877).

Il n'est pas sûr que les trois églises soient des constructions entièrement nouvelles. Sur l'inscription de l'abside centrale, le verbe *ἀνίστημι* est utilisé à propos de l'église de la Vierge; or, ce verbe évoque la résurrection et pourrait facilement être compris comme désignant la reconstruction d'une église préexistante plutôt que la fondation d'une église nouvelle. Une telle hypothèse trouverait appui dans l'emploi du verbe *ἔκτελῶ*, accomplir, dans l'inscription héroïque. Par contre, le verbe *καλλιερῶ*, utilisé dans les inscriptions des deux chapelles latérales, signifie « bien faire » ou « décorer », et est normalement utilisé pour des constructions nouvelles.

Skripou est une église en croix grecque de construction lourde. La nef centrale et les bras de la croix se distinguent du reste de la construction parce qu'ils sont très élevés. Les deux nefs latérales sont beaucoup plus basses que celle du centre; le narthex, plus bas que la nef centrale, mais plus haut que les nefs latérales, donne l'impression d'avoir été ajouté après coup. En fait, il n'en est rien : les inscriptions qui sont encadrées dans les murs des trois nefs et du narthex démontrent que toutes ces constructions sont contemporaines et datent de la construction de l'église par Léon en 873/874. Mais il est évidemment impossible de savoir ce qui existait à cet endroit avant la construction de l'église actuelle. A. H. S. Megaw parle d'une basilique, dont les colonnes auraient été réutilisées au *templon* de Skripou<sup>11</sup>. Il n'en dit pas plus. D'autres parlent d'une basilique paléochrétienne, sur les ruines de laquelle aurait été construite l'église actuelle<sup>12</sup>. Rien n'est certain. Skripou est cependant une église curieuse, avec une extrême lourdeur de construction et des murs particulièrement massifs, tant les murs extérieurs que les murs intérieurs constituant les absides et séparant les nefs. On peut donc légitimement se demander si ces particularités architecturales ne seraient pas les séquelles d'une construction par étapes, pendant laquelle des murs extérieurs seraient devenus de simples séparations entre la nef principale et les collatéraux. Il appartient aux archéologues d'apprécier la validité de cette hypothèse. Quoi qu'il en soit, ces étapes seraient toutes antérieures à l'intervention du protospathaire Léon, qui sera maintenant au centre de notre curiosité.

#### LE FONDATEUR ET SES TITRES

Le fondateur était un certain Léon qui portait les titres de protospathaire *ἐπι τὸν οἰκειᾶκόν*. Il était marié et avait quelques enfants. Par l'inscription métrique nous apprenons qu'il possédait des terres et des troupeaux importants dans la région d'Orchoméno, c'est-à-dire de Skripou, et qu'il y exerçait une certaine autorité; mais rien ne précise si cette autorité découlait d'une position administrative, ou tout simplement de sa haute position sociale. Ce qui est certain, c'est qu'aucune charge administrative n'est mentionnée dans les inscriptions. N. Bees avait supposé que Léon aurait pu être un stratège de l'Hellade<sup>13</sup>, hypothèse qui a été reprise par plusieurs

11. MEGAW (cité n. 1), p. 4.

12. KODER-HILD (cités n. 4), p. 227-228.

13. N. BEES, « Zur Sigillographie der byzantinischen Themen Peloponnes und Hellas », *VV* 21, 1915, 3<sup>e</sup> partie, p. 203.

savants<sup>14</sup> mais n'est fondée sur rien et a été rejetée avec raison par A. H. S. Megaw<sup>15</sup>. Celui-ci s'est tourné vers la signification du terme *ἐπι τὸν οἰκειακὸν*, et a conclu que Léon était un fonctionnaire de haut rang (« senior official ») au service des domaines impériaux (« steward of the imperial domain »). En effet, à partir du XI<sup>e</sup> siècle, un haut fonctionnaire des finances impériales porta le titre *ἐπι τὸν οἰκειακὸν*. Mais cela est vrai pour le XI<sup>e</sup> siècle et plus tard, non au IX<sup>e</sup>.

Reprenons la question de la titulature depuis le début.

La dignité de protospathaire était une dignité honorifique (*ἀξία διὰ βραβείου*) fort importante en cette deuxième moitié du IX<sup>e</sup> siècle : le protospathaire portait la plus élevée des dignités dites « impériales », c'est-à-dire des dignités qui découlaient de charges au service personnel de l'empereur. La collation du protospatharat entraînait souvent le versement par l'intéressé à l'état d'une somme importante, 12 à 18 livres d'or (864-1296 *nomismata*), et lui assurait un traitement annuel fixe d'un livre d'or (72 *nomismata*)<sup>16</sup>. Il s'agissait initialement de gardes du corps du souverain : encore dans le cérémonial des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, on voit les protospathaires, armés de halberdes (*σπαθοβάκλια*), monter une garde honorifique autour du basileus. Les protospathaires devenaient automatiquement membres du sénat. Ils étaient souvent mentionnés avec des qualificatifs d'honneur, tels *ἐνδοξότατος*, *εὐκλής*, *μεγαλοπρεπής*, *περιφανής*, et plus souvent *πανεύφημος*, comme sur nos deux inscriptions des chapelles latérales ; cette même expression, *πανεύφημος πρωτοσπαθάριος*, se retrouve dans un document presque contemporain, les actes du concile de 879<sup>17</sup>. Au IX<sup>e</sup> siècle, une bonne partie des plus hauts fonctionnaires et officiers byzantins, tels les stratèges des thèmes ou les logothètes, n'avaient pas de dignité honorifique supérieure à celle du protospathaire : c'est ce que montrent les nombreux sceaux de la période. Bref, pour une bourgade provinciale comme Skripou, un protospathaire, même sans position administrative, était au IX<sup>e</sup> siècle un très grand seigneur.

L'interprétation du titre *ἐπι τὸν οἰκειακὸν* est plus délicate, parce que cette expression a été utilisée plus tard, au XI<sup>e</sup> siècle, pour désigner un service des finances, le *σέκρετον* financier des *ἐπι τὸν οἰκειακὸν*, attesté pour la première fois en 1030 et dont la création pourrait être l'œuvre de Basile II. Ce service n'a rien à voir avec notre propos et devra être ignoré dans ce qui suit<sup>18</sup>. Nous tâcherons de préciser ce que ce terme pouvait bien signifier dans la deuxième moitié du IX<sup>e</sup> siècle.

L'expression *ἐπι τῶν οἰκειακῶν* sous-entend un terme complémentaire, soit *ἀνθρώπων*, soit *κτημάτων*. Aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, l'expression apparaît sur un très grand

14. SOTÉRIOU (citée n. 1), p. 157 ; ORLANDOS, *BCH* 70, 1946, p. 424 ; A. GRABAR, *Sculptures byzantines de Constantinople (IV<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s.)*, Paris 1963, p. 90.

15. MEGAW (citée n. 1), p. 23-25. Il a aussi rejeté avec raison tout rapprochement de notre Léon avec des homonymes qui apparaissent sur des sceaux avec des titres et attributions différents du nôtre.

16. P. LEMERLE, « Roga et rente d'État », *RÉB* 25, 1967, p. 78-83.

17. MANSI XVII, col. 396 A.

18. N. OIKONOMIDÈS, « L'évolution de l'organisation administrative de l'empire byzantin au XI<sup>e</sup> siècle (1025-1118) », *TM* 6, 1976, p. 136. V. LAURENT, *La collection Orghidan*, Paris 1952, n° 15, et *Les sceaux byzantins du médailler Vatican*, Vatican 1962, n° 6, a supposé qu'il pourrait s'agir là de fonctionnaires subalternes du bureau central de l'*ἐπι τὸν οἰκειακὸν*, mais c'est impossible à admettre étant donné que les inscriptions de Skripou sont d'un siècle et demi antérieures à l'apparition du grand bureau de l'*ἐπι τὸν οἰκειακὸν*.

nombre de bulles de plomb et d'inscriptions, et accompagne les dignités de protospathaire<sup>19</sup>, primicier et ostiaire<sup>20</sup>, spatharocandidat<sup>21</sup>, cubiculaire<sup>22</sup>, spathaire<sup>23</sup> et strator<sup>24</sup>. Ici, le terme complémentaire ne peut être que *ἀνθρώπων*, d'autant plus que l'expression est l'équivalent de *οἰκειακοί*<sup>25</sup>. Ces *οἰκειακοί* sont souvent mentionnés dans les *taktika* et dans le cérémonial. Le *taktikon* Uspenskij (842-843) connaît les *οἰκειακοί* *πρωτοσπαθάριοι*, *σπαθαρોકανδιδάτοι* et *σπαθάριοι* ainsi que les simples *οἰκειακοί*, sans dignité<sup>26</sup>. Ils constituent des groupes bien définis, qui se rencontrent à un niveau moyen de la hiérarchie. Ils se retrouvent aussi dans le traité de Philothée, tantôt comme *οἰκειακοί* (protospathaires, spatharocandidats)<sup>27</sup> tantôt comme *οἰκειακοί του Λαυσιακου* (spathaires, stratores)<sup>28</sup>, tantôt comme *basilikoi* (protospathaires)<sup>29</sup> qui sont aussi appelés *basilikoi του Λαυσιακου* et sont identiques aux *οἰκειακοί του Λαυσιακου*<sup>30</sup>. Du texte de Philothée (899), il ressort clairement que ces archontes du Lausiakos constituaient la catégorie principale de chaque rang de dignitaires, ceux qui n'avaient pas obtenu de dignité supplémentaire ; ils étaient ainsi appelés *λοιτοί* par opposition à une autre catégorie, ceux appelés *ἐπι τοῦ Χρυσοτριχλίνου*, groupe de protospathaires légèrement supérieurs en rang.

Les *πρωτοσπαθάριοι* *kai* *λοιποὶ οἰκειακοί* (ou *ἐπι τὸν οἰκειακὸν*)<sup>31</sup> accompagnent l'empereur lors de certaines cérémonies<sup>32</sup>.

Le terme *οἰκειακός* est en fait la traduction du latin *domesticus*<sup>33</sup> ; la définition du terme par un juriste est fournie dans le code de loi connu comme *Épanagógè*, que l'on devrait maintenant, grâce aux recherches du Dr Schminck, appeler *Eisagógè*, et qui fut publié justement à l'époque qui nous intéresse, entre 879 et 886 : « sont appelés *οἰκειακοί* ceux qui sont libres, mais résident et sont nourris dans la maison du seigneur qui les possède »<sup>34</sup>. Il s'agit donc des membres de la domesticité, en l'occu-

19. Extrêmement courant : G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris 1884, p. 301, 381, 449, 451, 556, 657, et plusieurs autres publications.

20. SCHLUMBERGER (citée n. 19), p. 138, 560.

21. SCHLUMBERGER (citée n. 19), p. 180, 283, 290, 556, 559 ; K. KONSTANTOPOULOS, *Βυζαντινά καὶ μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν Ἀθήναις Νομισματικοῦ Μουσείου*, Athènes 1917, n°s 442, 206 a, 437 g ; B. PANČENKO, *Katalog Molidovvullov (IRAİK 1903, 1904, 1908)*, n°s 488, 471.

22. SCHLUMBERGER (citée n. 19), p. 558.

23. SCHLUMBERGER (citée n. 19), p. 556, 557 ; KONSTANTOPOULOS (citée n. 21), n°s 437, 438, 533 e, 565 a ; J. ÉBERSOLT, *Sceaux byzantins du musée de Constantinople* (extrait de la *Revue Numismatique* de 1914), n° 326 ; W. DE GRAY BIRCH, *Catalogue of Seals in the Department of Manuscripts in the British Museum*, n° 17816 ; *Byz.* 5, 1929/1930, p. 615.

24. KONSTANTOPOULOS (citée n. 21), n° 437 a.

25. Sc. *ἄνθρωποι* : CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De cerimoniis*, Bonn, p. 179.

26. N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles*, Paris 1972, p. 51, l. 27 ; 53, l. 24 ; 57, l. 22 ; 63, l. 10.

27. *Ibid.*, p. 171, l. 15 et 18 ; 149, l. 17 et 20.

28. *Ibid.*, p. 151, l. 28 ; 155, l. 24.

29. *Ibid.*, p. 147, l. 23.

30. *Ibid.*, p. 227, l. 25, 28, 30 ; cf. p. 227, l. 16.

31. *De cerimoniis*, Bonn, p. 179.

32. *Ibid.*, p. 70, 72, 152, 174, 542, 576, 604.

33. DU GANGE, s. v.

34. ZÉPOS II, p. 362 (§ 40, 42) : *οἰκειακοὶ δὲ καλοῦνται ἐκεῖνοι, οἵτινες ἐλεύθεροι μὲν εἰσιν, ἐν δὲ τῇ τοῦ ἔχοντος αὐτοῦς οἰκίᾳ διατρέφονται τε καὶ καταμένουσιν*. Dans les lignes qui précèdent, le législateur parle des peines que subiront les esclaves ou les *οἰκειακοί* s'ils lancent de fausses accusations contre leur seigneur.

rence de la domesticité impériale, dont le personnel, inscrit probablement à l'οἰκειακὸν σπρίνιον<sup>35</sup>, gagne en importance dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle<sup>36</sup>. On peut donc imaginer qu'initialement certains gardes de l'empereur, spathaires, protospathaires etc., étaient plus particulièrement attachés à sa domesticité, se distinguant ainsi du reste de leurs collègues.

Au milieu du IX<sup>e</sup> siècle, les οἰκειακοὶ constituaient la classe principale des titulaires palatins de dignités honorifiques, familiers de l'empereur; au cours de la deuxième moitié de ce siècle, à leur dénomination s'ajoute la précision τοῦ Λαυσιακοῦ : c'était le nom d'une galerie située au centre du grand palais, construite par Justinien II et richement décorée. Elle se trouvait dans le voisinage de la grande salle du trône qu'était le Chrysotriklinos<sup>37</sup>. Les οἰκειακοὶ constituaient en quelque sorte la garde honorifique du Lausiakos, de la même façon que les ἐπί του Χρυσotriklinou constituait la garde honorifique de la salle du trône.

Pour mieux clarifier les choses, il faut rappeler ici l'anecdote de Kténas, ce vieux et riche clerc, chantre (*domestikos*) de la Néa qui, autour de 907/908 — donc à une époque assez proche de notre inscription — désirait « devenir protospathaire, ... participer aux processions du Lausiakos, occuper [dans l'ordre des préséances] une place de protospathaire et recevoir un traitement d'une livre » (... γενέσθαι πρωτοσπαθάριον... καὶ προέρχεσθαι εἰς τὸν Λαυσιακὸν καὶ καθέζεσθαι ὡς πρωτοσπαθάριον καὶ ῥογεύεσθαι αὐτὸν λίτραν μίαν...) <sup>38</sup>... Autrement dit, pour les οἰκειακοὶ, le Lausiakos était l'endroit où ils participaient activement aux cérémonies du palais. Et, ce qui est important pour notre propos, les οἰκειακοὶ résidaient en principe à Constantinople, à moins qu'ils n'aient reçu un mandat administratif à exercer en province. En temps normal, ils étaient de vrais serviteurs de l'empereur, se rendant quotidiennement au Lausiakos, un endroit à l'intérieur du palais : un lieu de rencontre des pairs, une sorte de club; ils étaient des personnages de marque, à distinguer des protospathaires non liés au service personnel de l'empereur.

En effet, dans les listes de préséance il est fait spécialement mention des dignitaires qui ne sont pas liés au service palatin, et qui ne participent pas aux cérémonies<sup>39</sup>. Dans le *taktikon* Uspenskij, les protospathaires et les spatharocandidats οἰκειακοὶ sont nettement distingués de la catégorie inférieure des ἐξωτικοί, terme qui est expliqué par la phrase ἔξω τῆς προελεύσεως, « qui ne participent pas aux processions »<sup>40</sup>. En fait ἐξωτικός signifie « celui qui n'habite pas la capitale »<sup>41</sup>. Ainsi, dans le texte plus sophistiqué de Philothée la distinction est affinée : à la fin de chaque groupe de dignitaires du même rang, on trouve mention des dignitaires διὰ πόλεως et des dignitaires ἐξωτικοί<sup>42</sup>. Les dignitaires διὰ πόλεως, c'est-à-dire habitant Cons-

35. Cf. *Basiliques* VI, 1, 61 et 72.

36. Cf. THÉOPHANE, éd. de Boor p. 373, 385, 400, 455, 461.

37. R. JANIN, *Constantinople byzantine*, 2<sup>e</sup> éd., Paris 1964, p. 115; R. GUILLAND, *Études de topographie de Constantinople byzantine*, I, Berlin-Amsterdam 1969, p. 154-160, 162-164.

38. CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De administrando imperio*, éd. Moravcsik-Jenkins, Dumbarton Oaks 1967, chap. 50, l. 235 s.

39. OIKONOMIDÈS (cité n. 26), p. 299.

40. *Ibid.*, p. 51, l. 30; 55, l. 15.

41. *Ibid.*, p. 61, l. 27 : higoumènes *exotikoi* = de province.

42. *Ibid.*, p. 147, l. 25-26; 151, l. 12-13, cf. note 115; 155, l. 8-9; 233, l. 14-15.

tantinople, ne participaient pas aux cérémonies du palais, mais sont mentionnés lorsque le souverain sort en ville<sup>43</sup> et lors des distributions de l'*hypateia*<sup>44</sup>. Les ἐξωτικοί, dignitaires habitant les provinces, ne participent à rien de tout cela.

Retournons à l'église de Skripou. Son fondateur était un homme de marque. Il avait une dignité honorifique très élevée, en fait du même niveau que celle du stratège du thème de l'Hellade; mais aussi, il appartenait à l'élite des protospathaires du Lausiakos, de la domesticité de l'empereur : il habitait Constantinople, fréquentait le palais, avait des contacts personnels avec le souverain, recevait de sa main chaque année son traitement d'une livre. Les mots ἐπί τὸν οἰκειακὸν sur les inscriptions étaient là pour éviter toute confusion malencontreuse avec d'autres protospathaires de second rang, comme les *exotikoi* qui auraient pu exister vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle dans le thème de l'Hellade.

Il n'occupait pas de poste administratif au moment où il a fondé l'église. Il n'en avait pas besoin. Skripou était sans doute son *proasteion*, son domaine, qu'il « contrôlait » en exerçant ses droits de propriétaire : il avait des terres, il avait des troupeaux, il avait sans doute des paysans qui travaillaient pour lui. C'était un grand propriétaire foncier, comme ceux dont les sources nous parlent surtout dans l'Asie Mineure du X<sup>e</sup> siècle, un riche paysan qui avait fait carrière avec succès à la capitale et revenait maintenant construire — ou reconstruire — l'église du village où se trouvait sa base économique, une grande église, comme il convient au village du seigneur qui avait fait fortune à la capitale, une église de domaine à l'usage des seigneurs (lorsqu'ils étaient là), des autorités locales (s'il y en avait), aussi bien de la paysannerie — à moins qu'elle n'ait été, dès le début, une église conventuelle; mais rien ne permet d'affirmer une chose de pareil pour l'année 873/874.

#### LE MESSAGE DES INSCRIPTIONS

La nouvelle église apportait aussi des messages de la capitale; ils apparaissent de façon assez subtile.

1. Les trois inscriptions du côté oriental du bâtiment, toutes avec des lettres gravées en relief sur des pierres locales, sont rédigées dans un grec du IX<sup>e</sup> siècle sans prétention et comportent de très nombreuses fautes d'orthographe. On peut supposer que le graveur était, comme tous les constructeurs de Skripou, recruté sur place : un graveur habile, comme le montre la qualité des lettres et des dessins qui les accompagnent ainsi que les autres décorations en sculpture de l'église, qui sont sans doute aussi son œuvre. Il savait probablement lire et puisqu'il a été capable d'éviter ce genre d'erreur tout en utilisant quelques ligatures — qui naturellement n'apparaissent pas sur le modèle qu'on lui aurait donné, si modèle il y eut. On peut imaginer qu'un tel artisan avait quelque rapport avec le centre urbain de la région, Thèbes, archevêché et siège du stratège de l'Hellade. Il a pu recevoir ses instructions concernant les inscrip-

43. *De cerimoniis*, Bonn, p. 302.

44. OIKONOMIDÈS (cité n. 26), p. 229.

tions de Léon lui-même ou de son représentant dans la région, du *kouratôr* du domaine ou du prêtre du village, etc.

Les trois inscriptions du côté oriental du bâtiment reflètent un milieu paysan, ou tout au moins agricole riche, ayant le goût de la décoration visuelle, mais incapable de faire face aux difficultés du grec écrit : les lettres des trois inscriptions sont belles, grandes et très lisibles, mais les problèmes orthographiques ne semblent pas avoir préoccupé le graveur. Ses lecteurs n'étaient probablement pas en mesure d'apprécier les délices de la correction orthographique. C'était le public de la Béotie du Nord, dont la capitale était Thèbes, ville administrative à caractère très agricole en ce IX<sup>e</sup> siècle, dans laquelle la monnaie impériale circulait peu<sup>45</sup>. Dans ce public, il y avait sans doute des lettrés, des administrateurs du thème, des ecclésiastiques, ou même de simples citoyens qui avaient eu l'occasion d'étudier pour quelque temps à l'école primaire du grammatiste; ils étaient tous capables de lire et de comprendre le message des trois inscriptions de la partie orientale du bâtiment; mais peu nombreux étaient parmi eux ceux qui auraient protesté pour les fautes d'orthographe.

La quatrième inscription, celle qui est encastrée sur la façade Ouest du narthex, est tout à fait autre chose. Elle est inscrite sur une pierre différente des autres inscriptions, qui ne se retrouve pas ailleurs dans le bâtiment. Nous en avons fait examiner un spécimen au laboratoire d'archéométrie du centre de recherches Dimokritos, à Athènes, et cet examen a confirmé certains résultats de l'observation visuelle; ce marbre est nettement différent de toutes les autres pierres utilisées pour la construction de l'église et ne peut certainement pas provenir de la carrière locale de Lèbadeia, bien connue depuis l'antiquité<sup>46</sup>. Donc, bien qu'il s'agisse d'un bloc de dimensions considérables et d'un poids analogue, nous pouvons dire avec certitude qu'il fut amené à Skripou de loin. En plus, l'inscription qui s'y trouve gravée tranche nettement sur les autres : les lettres sont gravées en creux, et non point en relief; elles sont beaucoup plus petites et beaucoup moins décorées. Elle est rédigée à la deuxième personne, comme si son auteur parlait à Léon et faisait l'éloge de son œuvre. Le texte est en langue homérique correcte et en hexamètres corrects, l'orthographe presque impeccable. Cette inscription vient d'un tout autre monde mais elle a abouti au mur du même édifice.

Il est absolument impossible de penser que son auteur et son graveur appartenaient au milieu local. On ne peut pas non plus l'attribuer au personnel administratif ou ecclésiastique de Thèbes au IX<sup>e</sup> siècle : des vers héroïques de cette qualité et de cette correction linguistique et métrique ne peuvent pas être l'œuvre d'un secré-

45. Cf. N. OIKONOMIDÈS, « The first century of the Monastery of Hosios Loukas », *DOP* 46, 1992, p. 252, 253.

46. Je suis reconnaissant au directeur du laboratoire d'Archéométrie de Dimokritos, Monsieur Yannis Maniatis, et à sa collaboratrice Kiki Polykréti, qui ont procédé à l'examen scientifique de ce bloc de marbre et aux comparaisons nécessaires avec les autres pierres utilisés dans l'église et avec la banque de données de leur laboratoire concernant les marbres et les pierres disponibles du bassin oriental de la Méditerranée. Leur opinion est la suivante : « This is a low grade metamorphic marble. The local Levadeia ancient quarry can be excluded, because of different ESR parameters. The anatolian quarries, such as Marmara, Aphrodisias, Dolimion etc., must be excluded because they produce good quality well-crystallised marble. The area around Corinth is also excluded because there is not marble but only limestone. The general Boeotia area cannot be excluded at the moment. »

taire quelconque ou d'un grammatiste. Leur origine doit être cherchée plus loin, dans un centre de plus haute culture. En Grèce du Sud, on ne pourrait penser qu'à Corinthe, capitale du thème du Péloponnèse, centre économique et culturel le plus important de la région aux IX<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècles, avec une circulation monétaire intense et des contacts directs avec la capitale. Grâce à la *Vie de saint Luc*, nous savons qu'au début du X<sup>e</sup> siècle, elle comptait parmi ses habitants un certain Théophylaktos, fameux professeur de littérature classique, comme ceux qui vivaient surtout à Constantinople<sup>47</sup>. Il aurait fallu un tel homme pour faire l'épigramme de Skripou.

Corinthe serait l'endroit le plus proche où l'on pourrait raisonnablement chercher le rédacteur de l'inscription métrique. Mais dans sa région on ne trouve point de marbre de cette qualité. Un autre endroit possible serait naturellement Constantinople elle-même, où il y avait plus d'un spécialiste qualifié et où se trouvait la résidence principale du fondateur de l'église. L'hypothèse la plus vraisemblable est, à mon avis, que l'inscription héroïque de la façade occidentale de Skripou a été composée à Constantinople. En tout cas, elle a été certainement gravée dans un grand centre de culture, peut-être dans la capitale byzantine; ensuite le bloc de pierre fut transporté à Skripou pour être encastré dans le mur occidental. Une pierre envoyée de loin, peut-être même de la capitale, ne pouvait qu'avoir aux yeux des paysans du lieu des qualités bien plus admirables qu'une simple inscription locale. Cela expliquerait pourquoi la pierre est différente, le graveur différent, l'écriture différente et, surtout, moins décorée.

On peut même se poser encore une question, compte tenu du fait — qui n'est, il faut l'avouer, pas unique — que l'auteur de l'inscription s'adresse à Léon à la deuxième personne; on peut se demander si l'épigramme n'aurait pas pu être un cadeau fait à Léon, cadeau d'un ami sans doute haut placé. S'il en était ainsi, la pierre aurait une valeur symbolique — une valeur « sociale » — accrue, car un tel détail ne serait naturellement pas resté un secret.

Il me semble évident que les Béotiens du Nord qui visitaient Skripou pouvaient à peine déchiffrer les petites lettres de l'inscription en vers héroïques, encore moins scander ces vers ou les traduire dans leur parler. Devant elle, ils se trouvaient confrontés à cette culture de classe qui venait de la capitale et était fondée sur l'acquisition d'un langage d'initiés et l'imitation de modèles antiques<sup>48</sup>. L'inscription en vers héroïques de Skripou contenait beaucoup de renseignements concernant l'église et son fondateur, mais dans une forme linguistique peu accessible. Il ne restait à ses lecteurs locaux qu'à faire confiance à la pierre venue de loin, d'un haut lieu de la société, et à admirer les contacts que le fondateur de l'église avait avec des cercles comme il n'en existait pas dans la région. Pour les renseignements, ils n'avaient qu'à se tourner vers les inscriptions du côté oriental, bien plus lisibles et parfaitement compréhensibles pour tous. Si jamais un initié (ou, bien plus tard, un archéologue) passait par Skripou, il pourrait prendre le temps nécessaire pour déchiffrer l'inscription occidentale et pour comprendre son contenu.

Bref, à mes yeux, l'inscription en vers héroïques de Skripou était délibérément conçue et exécutée pour impressionner par sa présence plutôt que par son sens : on

47. OIKONOMIDÈS (cité n. 45), p. 254.

48. P. LEMERLE, *Le premier humanisme byzantin*, Paris 1971, p. 254-255.

a dû lui attribuer un rôle quasi magique. Ce n'est pas un hasard si ce bloc de marbre fut placé au coin du mur près de l'entrée, comme un ἀκρογωνιαίος λίθος.

Le premier message des inscriptions vient donc compléter l'image donnée par la construction même de l'église : la civilisation constantinopolitaine arrivait à Skripou non seulement sous la forme d'une construction subventionnée, mais aussi avec l'importation de la seconde culture, la culture antiquisante, qui caractérise le « premier humanisme byzantin ».

2. Le second message sur lequel je voudrais insister est en rapport avec la politique, ou plutôt la politique ecclésiastique. Léon mentionne dans ses inscriptions toutes les autorités de Constantinople, y compris le patriarche Ignace, qui est nommé sur l'inscription de la chapelle latérale de Saint-Pierre. Mais on constate aussi que Léon semble montrer un certain attachement envers Rome : il dédie les deux chapelles latérales à saint Pierre et à saint Paul, deux Romains par excellence, et souligne dans l'inscription héroïque que ces deux apôtres honorés à Skripou sont ceux « dont la sainte poussière est recouverte par la terre de Rome ».

On a montré que le culte de saint Pierre était assez développé à Byzance, le plus souvent associé à celui de saint Paul, comme dans l'église que nous étudions<sup>49</sup>. Plusieurs auteurs, notamment Théodore Stoudite et même Photius (dans un effort, il est vrai, pour restaurer ses rapports avec Rome), ont parlé de son rôle particulier parmi les apôtres et du fait que le Christ l'avait qualifié de « pierre » sur laquelle l'Église serait construite. Certains allaient même plus loin en reconnaissant au pape de Rome la succession apostolique, et parmi eux se trouvait le patriarche Ignace, dans l'atmosphère passionnée de la querelle photienne.

Les événements sont bien connus et ne seront rappelés ici que de façon sommaire. Ignace avait occupé le trône patriarcal de 847 à 858, mais avait été déposé par le César Bardas pour être remplacé par Photius. L'Église byzantine se divisa, lorsque Photius, rejeté par Rome mais encore appuyé par les autorités de Constantinople, procéda à la convocation du concile de 867, qui devait excommunier le pape Nicolas I<sup>er</sup> et provoquer ainsi le schisme dit « photien ». Mais le régime changea à Constantinople avec l'assassinat du César Bardas et de l'empereur Michel III : Basile I<sup>er</sup>, resté seul au pouvoir, renvoya Photius et réintégra Ignace (867). Le concile de 869-870 prononça l'excommunication contre Photius et essaya de renouer avec l'Église romaine — sans trop de succès, il faut bien le dire. À Constantinople en tout cas, il y eut un effort délibéré pour rétablir des bons rapports permanents avec Rome, tant de la part du patriarche Ignace que de la part de l'empereur Basile I<sup>er</sup>. Le peuple et surtout le clergé restaient divisés entre partisans d'Ignace et partisans de Photius. Dans ce contexte, Ignace, qui avait été jusqu'alors le favori de Rome, s'adressait au pape en des termes qui le mettaient à deux pas de la reconnaissance inconditionnelle de la primauté romaine : « Au très heureux président et patriarche de tous les trônes, au successeur du coryphée (des apôtres), au pape œcuménique Nicolas », écrivait-il<sup>50</sup>. On notera la référence explicite à saint Pierre comme origine des pou-

49. Voir en dernier lieu Vera VON FALKENHAUSEN, « San Pietro nella Religiosità Bizantina », dans *Bisanzio, Roma e l'Italia nell'Alto Medioevo*, Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo 34/2, Spoleto 1988, II, p. 627-674 (avec la bibliographie antérieure).

50. PG 105, col. 856.

voirs exceptionnels du pape, de ce même pape qui avait été excommunié par son prédécesseur.

Comme l'a déjà souligné Vera von Falkenhausen, il y a d'autres textes qui soulignent encore mieux « le rôle de protagoniste que saint Pierre aurait joué dans la querelle entre les deux patriarches », notamment un récit plein d'un symbolisme explicite, contenu dans la *Vie d'Ignace* et repris dans la Chronique de Skylitzès<sup>51</sup>. Le César Bardas, qui avait appuyé Photius contre Ignace, aurait fait un rêve prémonitoire : il se serait vu entrer à Sainte-Sophie en compagnie de l'empereur Michel III ; il aurait reconnu saint Pierre lui-même occupant à ce moment le trône du patriarche et entouré d'eunuques ; l'ex-patriarche Ignace (nous sommes donc avant 867), était agenouillé devant lui, lui demandant justice pour ce qu'il avait subi (c'est-à-dire pour sa déposition de 858) à cause du César ; saint Pierre aurait alors donné un poignard à quelqu'un de son entourage en lui demandant de tuer Bardas aussi bien que l'empereur Michel.

Le rêve s'arrête là. Il s'agit, en effet, d'une scène unique et impressionnante : saint Pierre assis sur le trône de Constantinople et ordonnant la mise à mort des ennemis politiques d'Ignace et de Basile le Macédonien. Nous savons d'ailleurs que c'est ce dernier qui arrangea l'assassinat de Bardas aussi bien que celui de Michel III, lui aussi qui restaura Ignace au patriarcat et, par la suite, montra un zèle tout particulier à promouvoir le culte de l'apôtre Pierre à Constantinople en faisant construire de nouvelles églises et en y accueillant de nouvelles reliques, entre autres le poignard avec lequel saint Pierre aurait coupé l'oreille de Malchos au jardin de Gethsémani.

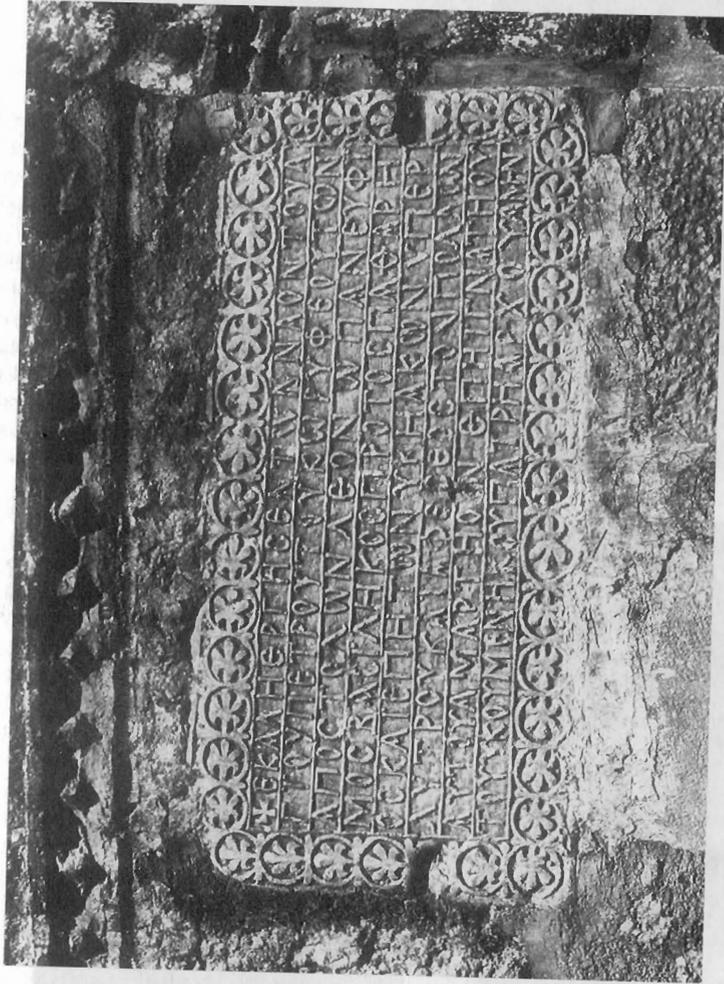
Cette histoire circulait, au IX<sup>e</sup> siècle, dans l'Empire et impressionnait. Tout le monde la connaissait, sans doute, en 873/874, sept ans après le meurtre de Michel III et la chute de Photius.

Dans ce contexte, la dédicace de l'église de Skripou ne peut pas être vue comme un acte fortuit. Le protospathaire Léon dédia les deux chapelles latérales aux deux apôtres romains et n'oublia point de mentionner le patriarche Ignace sur l'inscription de la chapelle Saint-Pierre ; ainsi adoptait-il probablement une attitude pro-ignacienne — sinon pro-romaine — et certainement une attitude destinée à plaire à l'empereur Basile I<sup>er</sup>. Cette prise de position était expliquée avec plus de paroles (mais moins faciles à comprendre) dans l'inscription en vers héroïques ; celle-ci n'était pas conçue pour être lue par le grand public ; mais il en aurait été tout autrement si un homme éduqué, un Constantinopolitain, passait par Orchoménos.

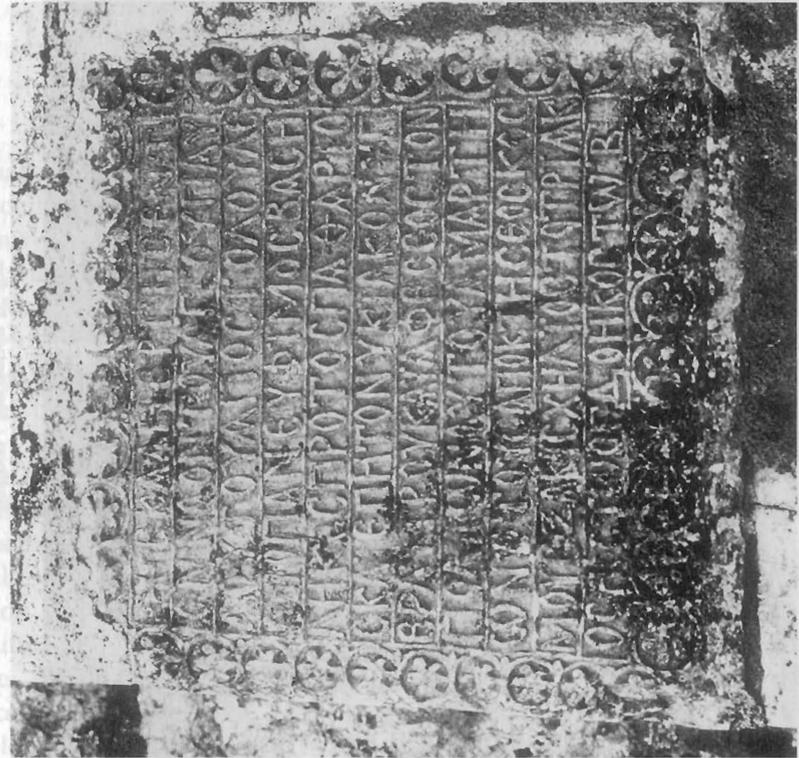
Conviction personnelle ? Propagande ? Simple arrivisme ? On ne saurait le dire. En tout cas, la fondation de Skripou apportait jusqu'aux rives occidentales des marais du lac Kopais, au cœur de l'Hellade, où la toponymie ancienne était encore vivante, les problèmes et les discussions de la capitale ; elle reflétait en quelque sorte le vent politique qui soufflait alors à Constantinople.

51. *Ibid.*, col. 533-536 ; SKYLITZÈS, éd. Thurn p. 111.





Skripou : inscription n° 2



Skripou : inscription n° 3

<sup>1</sup> ZV: G. Zachs - A. Vasilak, *Byzantine Lead Seals*, I, Basel 1972.

<sup>2</sup> II: G. Zachs, *Byzantine Lead Seals*, II, Viena 1984.

<sup>3</sup> Un essai de monnaie en plomb: *The Great Lead Seal, from Dumbarton Oaks Papers*, 37 (1983), pp. 147-157.



Skripou : inscription n° 4

## L'épigraphie des bulles de plomb byzantines

Les bulles de plomb sont des plaquettes rondes, d'un diamètre habituel de 1 à 4 centimètres, pas très belles à voir, destinées à sceller la correspondance ou des colis ou à authentifier les actes ouverts, tels les privilèges. Elles étaient fabriquées en utilisant des flans coulés, à l'aide d'un instrument spécial, appelé le boullotèrion. C'était une pince portant sur les surfaces intérieures de ses deux bras les matrices, gravées « en négatif » d'inscriptions ou de figures. Avec cette pince on frappait les flans, qui devenaient ainsi les bulles inscrites et décorées que nous avons aujourd'hui<sup>1</sup>.

Je viens de décrire en quelques mots le mode de fabrication et la fonction première de la bulle, le scellement et l'authentification de documents. Pour servir efficacement ce but, la bulle devait en principe permettre d'identifier l'expéditeur de l'acte scellé. En plus, elle devait présenter certaines caractéristiques qui garantiraient son authenticité et décourageraient les éventuelles tentatives de falsification ou d'imitation. D'où la tendance des individus à garder le même type de sceau pendant de longues années, même lorsqu'ils changeaient de poste administratif; souvent on a l'impression qu'un sceau est la copie fidèle de celui qu'il venait remplacer<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Dans ce qui suit, je prendrai mes exemples surtout dans deux publications récentes, munies de beaux albums qui permettent la vérification des lectures. Pour les renvois à ces publications, j'ai utilisé les abréviations suivantes:

ZV: G. ZACOS - A. VEGLERY, *Byzantine Lead Seals*, I, Basel 1972.

Z II: G. ZACOS, *Byzantine Lead Seals*, II, Bern 1984.

<sup>2</sup> J'ai essayé de montrer cela dans: *The Usual Lead Seal*, dans *Dumbarton Oaks Papers*, 37 (1983), pp. 147-157.